

Ce théâtre qui nous change

Michel Vaïs

Number 110 (1), 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25597ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2004). Ce théâtre qui nous change. *Jeu*, (110), 67–71.

Ce théâtre qui nous change

La politique

Quand j'entends le mot « changement », je pense immédiatement aux politiques qui se présentent à des élections : ils ont tous ce mot à la bouche. Les plus progressistes d'entre eux proposent de changer un système qu'ils estiment contraire à la justice sociale ; quant aux conservateurs, ils offrent d'abandonner un régime trop bureaucratique pour redonner plus de responsabilité à l'entreprise privée. Or, dans beaucoup de pays, pas seulement occidentaux, un principe est en train de devenir une loi : celui de l'alternance entre les partis de droite et de gauche. On dit même que les partis de droite surprennent souvent les observateurs parce qu'une fois au pouvoir, ils réussissent à faire passer certaines idées de gauche, ou de centre gauche, idées que des socialistes n'auraient jamais pu mettre en vigueur. Et parallèlement, on voit des partis dits de gauche qui, une fois élus, adoptent des mesures impopulaires, au risque de décevoir leurs électeurs, au nom de la *realpolitik*. Ce faisant – avantage non négligeable –, les politiques de droite comme de gauche réussissent parfois à élargir leur base en grignotant un peu du centre, ce qui leur permet de renouveler leur mandat.



AVANT LES ÉLECTIONS—LE CANDIDAT EN VIGILE

Ce n'est pas d'hier que les candidats séduisent l'électorat avec la promesse du changement. Gravure tirée de *l'Opinion publique*, vol. 12, n° 47, p. 553 (24 novembre 1881).

Tout cela, bien des électeurs le savent, qui n'hésitent cependant pas à confier les rênes du pouvoir à un parti adverse, même s'ils sont globalement satisfaits du parti élu précédemment. Ils le font pour donner la chance à de nouveaux joueurs, au nom du *changement*. Voilà pourquoi les politiciens font un usage abondant de ce terme dans leurs discours électoraux. Et une partie de la majorité (celle que l'on qualifie en général de silencieuse) est toujours prête à changer d'allégeance politique, ne serait-ce que pour voir si par hasard les nouveaux élus ne seraient pas meilleurs que les anciens. On se dit qu'après tout, les politiques sont tous des menteurs et des profiteurs, « tous des pourris », et qu'avec les nouveaux, cela ne pourrait pas être pire. Et que si c'était pire, eh bien, on changerait encore d'équipe la prochaine fois. C'est la politique jetable. Malheureusement, nous sommes souvent gouvernés par défaut, par des équipes ministérielles élues sur des malentendus, et choisies par des électeurs principalement en quête de changement.

Et le théâtre ?

Le théâtre propose aussi du changement. Le spectacle est une proposition de changement par rapport à la routine de la vie quotidienne. La représentation offre de nous divertir ou de nous distraire de nos habitudes – au sens premier de détourner, d'éloigner, d'écarter – en nous proposant de voir vivre sur la scène des images de nous-mêmes que nous ne connaissons pas. Une bonne représentation nous étonne par sa nouveauté, son originalité, elle nous émerveille ou nous séduit, nous désarçonne ou nous enchante. Une mauvaise nous surprend par son insignifiance, sa fausseté, sa banalité. Elle peut provoquer la colère ou l'indignation. Bref, par les émotions qu'elles mettent en branle, les bonnes comme les mauvaises pièces opèrent chez nous un changement, une diversion par rapport au réel. Tous les comédiens vous le diront : le pire pour un spectacle est de ne susciter que l'indifférence. Ils ne craignent rien tant que de voir les spectateurs ressortir indemnes, intacts. Car « indemne » au théâtre signifie floué, dupé. Nous n'allons pas au théâtre pour rester totalement nous-mêmes, mais pour être nourris, véritablement alimentés par des émotions exprimées par des acteurs, par des images, par la poésie d'un texte ou d'un rayon de lumière. Ou alors, pour être révoltés et être poussés à réagir.

Le théâtre est donc du changement à l'œuvre. On pourrait dire à la majorité silencieuse, celle qui constitue le lot des indécis devant l'urne électorale et qui finalement décide toujours du sort des élections : Cessez d'aller voter, allez plutôt au théâtre ! Vous y verrez des mondes différents du vôtre, que vous pourrez ainsi mettre à l'épreuve symboliquement, sans risquer de bouleverser votre vie quotidienne. Car, à la fin de la représentation, rien n'aura changé autour de vous, à part vous, peut-être, un petit peu. Votre monnaie nationale n'aura pas perdu de sa valeur face au dollar américain et vous aurez maintenu votre pouvoir d'achat.

Le théâtre apparaît, en effet, le lieu où s'effectuent généralement les changements sans conséquence, du moins, sur la société.

Ainsi le postulait Aristote, et Claudel l'a admirablement formulé de la façon suivante : « Le théâtre purge la multitude du souffle informulé qu'elle portait dans son sein confus. » En termes modernes, banals et électoraux, on pourrait dire : Allez au théâtre, et vous pourrez vous libérer des désirs de changement qui sommeillent en vous.

Doser le changement

Le spectateur s'attend à être amusé ou ému. Mais il aime aussi savoir à l'avance dans quelle mesure le spectacle va modifier ses petites habitudes de spectateur. La perspective d'un trop grand changement le dérouté ou le fait fuir. L'art du théâtre consiste donc à devancer légèrement les attentes du public. Tout est là. En fonction du contexte de la représentation – théâtre traditionnel ou festival expérimental, par exemple –, et du public convoqué pour l'occasion, le spectacle sortira gagnant en proposant un changement *relatif* des habitudes. Pas plus, pas moins. Si je reviens à ma métaphore du début, c'est exactement comme l'habile politique en campagne électorale qui sait prendre la mesure du changement voulu, désiré inconsciemment, par toute une population. Tout est dans le dosage, ou dans ce qu'on appelle en français

Un spectacle dont plusieurs sont sortis transformés : *la Trilogie des dragons*, créée par Robert Lepage et les comédiens du Théâtre Repère en 1987. Sur la photo : Yves-Érick Marier. Photo : Daniel Kieffer.



« les petites phrases », qui passent si bien aux nouvelles du soir à la télé ! Ensuite, il ne reste plus qu'à éviter les faux pas.

Il arrive pourtant qu'un spectacle nous change malgré nous. Que l'on ressente même un changement collectif s'opérer dans la salle ou, plus rarement, dans notre vie, une fois le spectacle achevé. C'est beaucoup plus rare. Quand on va souvent au théâtre, il peut arriver de voir toute une salle respirer d'un même souffle et partager intensément une même émotion palpable. Chaque spectateur semble alors dire : « Je suis là lorsque cela arrive. Peut-être que ce moment précieux et éphémère que je suis en train de vivre ne surviendra plus mais, s'il peut revenir, je veux que tous ceux que j'aime puissent le connaître aussi. »

Dans ma carrière de critique, un tel instant magique ne se produit même pas une fois par saison. Mais s'il est rare, il rachète heureusement un grand nombre de soirées perdues devant des pièces banales, appliquées ou convenues. Un spectacle qui nous touche profondément reste gravé dans notre mémoire longtemps après. Je pourrais décrire avec précision plusieurs tableaux de *la Trilogie des dragons* que Robert Lepage et ses camarades avaient créée au Festival de théâtre des Amériques de 1987. Et par la suite, même si Lepage a signé des spectacles discutables, même si la reprise de *la Trilogie...*, seize ans plus tard, au printemps 2003, contenait des défauts évidents, je vois toutes les pièces de Lepage à travers les lunettes que je portais en 1987. Je ne veux pas dire par là que mon sens critique s'évanouit, mais que le souvenir d'une immense réussite ravive chez moi l'émotion que j'avais connue à l'époque. Car elle semble s'être imprégnée de manière indélébile dans mon corps et mon esprit. Elle m'a transformé, durablement.

Il est rare que l'on sache à coup sûr, juste après une représentation, que la pièce produira un tel effet sur soi. Il arrive plus souvent que l'on sorte troublé, marqué ou enchanté par un spectacle, mais qu'on en oublie vite les détails. Parfois, pourtant, on reste hanté par une pièce. On en rêve, on en est habité le lendemain et les jours suivants, on sent un besoin impérieux d'en reparler à la terre entière. On est transporté, stimulé. L'avantage du critique est alors de pouvoir prendre la plume ou le clavier pour prolonger l'état de grâce qu'il a éprouvé. Pour soi d'abord, pour ses lecteurs ensuite. Pour les interprètes aussi : on tient alors à s'adresser à eux de façon particulière, reconnaissante. On se sent complice de leur manière de voir le monde, qui nous a touché au plus profond de notre être. On voudrait qu'ils gardent longtemps vivant cet objet fragile et précieux que constitue leur spectacle.

Le mystère

Le changement est fait de mystère. Sur un plan personnel, on ne décide pas de changer, sauf à accepter de suivre un parcours thérapeutique, qui est un travail long et douloureux. Et la réussite n'est pas toujours à la clef. Mais, sur notre route, il survient des événements qui nous changent malgré nous. Des rencontres déterminantes, des voyages, des accidents, des hasards, des pertes. Le théâtre semble vouloir organiser systématiquement de tels événements : il est voyage, rencontre inattendue. Sa réception peut être liée au hasard des événements qui ont marqué notre vie ou celle de la cité, juste avant la représentation. Mais, on le sait, ce n'est pas tout de vouloir organiser

**Le théâtre réveille
l'endormi, calme
l'agité, peut contrôler
la respiration de
toute une salle, faire
cesser des quintes
de toux.**

des événements déterminants pour qu'ils surviennent. Les bonnes intentions ne suffisent pas. Il doit s'y ajouter des ingrédients mystérieux, imprévus ou oubliés, qui se révèlent souvent d'une clarté évidente, d'une simplicité foudroyante et qui s'imposeront comme nécessaires. Alors, le spectacle agit sur le public. On a beau résister, le charme opère. On parle de la magie du théâtre, de la présence ou de l'énergie des interprètes, on reste bouche bée. Le théâtre réveille l'endormi, calme l'agité, peut contrôler la respiration de toute une salle, faire cesser des quintes de toux. Le temps n'existe plus, l'espace entre les spectateurs semble se concentrer. Les coudes de chacun paraissent soudés à ceux de ses voisins. L'ogre est conquis. Peu importe la durée de la pièce, elle paraîtra toujours trop courte.

Nous voilà atteints ou ré-atteints du virus du théâtre, prêts à y retourner n'importe quand et, en même temps, partagés entre ce désir nouveau ou renouvelé, et une crainte de ne pas retrouver le même état de grâce. La prochaine fois, le mot « risque » trouvera une place naturelle dans notre discours. On voudra bien s'exposer encore à ce théâtre qui nous change – comment y résister ? –, mais on ne veut surtout pas être déçu. Car alors, on en voudra à cet amant imprévisible non seulement de nous décevoir, mais, plus grave, de nous le faire moins aimer. Et cela, c'est impardonnable. ¶

Cet article est tiré d'une communication inaugurale présentée au colloque du XXI^e Congrès de l'Association internationale des critiques de théâtre, à Bucarest (Roumanie), le 2 novembre 2003. Le thème du colloque était « Le théâtre comme force de changement : social, politique, individuel, esthétique ».